



CLASSIQUES
GARNIER

PRANDI (Michele), « Hommage à Gaston Gross (1939-2022) », *Cahiers de lexicologie*, n° 122, 2023 – 1, *Dictionnaires, ressources lexicales et didactique des langues*, p. 267-274

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15055-8.p.0267](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15055-8.p.0267)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2023. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

HOMMAGE À GASTON GROSS (1939-2022)

La mort de Gaston Gross, survenue le 13 octobre 2022, a privé la linguistique française de l'un de ses chercheurs les plus originaux et productifs, et la revue internationale *Cahiers de lexicologie* de l'un de ses protagonistes historiques. Ce fut Bernard Quemada lui-même, fondateur en 1959 et directeur de la revue, qui en confia la codirection en 2004 (2 / n° 85) à Gaston Gross et Jean Pruvost, respectivement directeur et directeur-adjoint du laboratoire « Lexiques, Dictionnaires, Informatique » (LDI, Université Paris XIII – Université de Cergy-Pontoise – CNRS) dont la revue bénéficia du soutien. Puis, toujours en codirection avec Gaston Gross, ce furent Gérard Petit puis Christine Jacquet-Pfau qui firent équipe avec lui. C'est ainsi que Gaston Gross en codirigea (excepté deux numéros en 2014 dont il fut seul responsable), vingt-neuf numéros. Depuis 2019, la codirection est assurée par Christine Jacquet-Pfau et Alain Polguère. Le privilège qui m'a été accordé de rédiger ici cet hommage est pour moi l'occasion précieuse de payer une dette de gratitude et d'estime à un ami et un collègue inoubliable.

J'ai connu Gaston Gross il y a trente ans lors d'un colloque en Pologne : il était au centre d'un groupe de collègues depuis devenus amis qui lui exprimaient une gratitude discrète et profonde. Les mots que nous avons échangés lors de nombreuses promenades parmi les mugets en fleur dans une vaste forêt m'ont vite confirmé dans la conviction que le corollaire de la gratitude, la générosité, était la clé de la personnalité humaine et scientifique de Gaston Gross.

La générosité humaine a conduit Gaston Gross à apporter un soutien constant, actif et efficace aux linguistes, et notamment aux spécialistes du français, dont les contacts avec la recherche active de l'Occident, et donc de la France, étaient difficiles : je pense notamment aux collègues polonais, parmi lesquels j'ai fait sa connaissance, qu'il a accueillis à maintes reprises dans son laboratoire à Paris XIII et avec lesquels il a partagé sans réserve ses idées et ses recherches. La même générosité a caractérisé son attitude envers les doctorants et boursiers provenant de nombreux pays qui animaient les salles du laboratoire. Il partageait avec chacun d'eux ses idées au fur et à mesure qu'il les concevait : les soumettre aux étudiants était sa manière de les mettre à l'épreuve, mais aussi de les partager avec de futurs collègues appelés à les développer de façon originale. Ceux-ci trouvaient dans la clarté souriante avec laquelle il maîtrisait les sujets les plus pointus le courage et l'optimisme nécessaires pour s'engager dans un chemin difficile. En plus d'un butin d'idées originales et fécondes et d'une méthode solide, les jeunes chercheurs qui l'ont connu ont pu trouver en lui un modèle durable. Mon expérience personnelle avec Gaston Gross se situe à mi-chemin. Notre amitié et notre collaboration scientifiques sont nées à l'âge mûr, alors que nous étions désormais devenus des collègues ; en même temps, je l'ai toujours considéré comme un frère aîné qui m'avait précédé sur le même chemin et auprès duquel je pouvais toujours apprendre quelque chose même en buvant un café.

Définir la générosité scientifique, qui investit l'objet d'étude, la langue, est moins aisé, mais j'essaierai de le faire en m'attachant à une question de méthode.

Tant son développement historique que sa géographie contemporaine nous montrent que la linguistique est plurielle dans ses différentes dimensions. À la perspective diachronique se sont ajoutées peu à peu les approches synchronique et typologique ; de la phonétique et de la morphologie, le domaine des objets d'étude s'est étendu jusqu'à la pragmatique, en passant par la syntaxe et la sémantique. Chaque niveau, en outre, montre une complexité

interne, bien illustrée, entre autres, par la discussion ouverte sur la nature formelle et autonome ou iconique et instrumentale de la syntaxe. Le domaine où la complexité se manifeste dans sa forme la plus aiguë est certainement la sémantique, dont la définition comporte une description exacte de sa stratification interne et pose la question non banale de sa frontière avec la pragmatique. La linguistique s'offre donc au chercheur comme une discipline par essence plurielle, dont la pluralité présente deux volets différents : d'une part, la complexité de l'objet, et donc la pluralité de plans et de niveaux qu'il comporte ; d'autre part, chaque niveau de la discipline fait l'objet, dans la pratique de la recherche, d'une pluralité d'approches. L'attitude du linguiste envers cette double pluralité documente deux options opposées. Dans un cas, le linguiste met au centre de son projet l'objet d'étude dont il accepte la complexité, et s'efforce de mettre au point des instruments descriptifs et conceptuels qui lui permettent de faire face. Dans l'autre cas, le linguiste met au centre un paradigme scientifique dans lequel il se reconnaît et sélectionne, dans la complexité de l'objet, les faits qui le vérifient.

À partir au moins du structuralisme, la seconde perspective a été dominante dans la linguistique du XX^e siècle, nourrie par l'idée saussurienne que c'est le point de vue qui crée l'objet. Or, il serait plus juste d'affirmer que chaque point de vue sélectionne un objet partiel : en effet, s'il est vrai que chaque théorie trouvera toujours dans la complexité de l'objet des faits qui la vérifient, aucune théorie n'est en mesure d'investir l'objet dans une vision englobante. Si la théorie est mise au centre, l'objet se fragmente et l'identification d'un objet partagé devient inaccessible. Accepter la complexité de l'objet implique, au contraire, la mise en question des modèles théoriques. Chaque modèle ne restitue qu'une partie de l'objet complexe ; la conscience de la complexité de l'objet nous oblige par conséquent à une évaluation critique des différents paradigmes portant à la fois sur la portée et les limites de chacun. Cette capacité de renoncer à l'abri rassurant d'un paradigme assumé comme certain par une sous-communauté scientifique identitaire

mérite certainement, à mon avis, d'être qualifiée de générosité scientifique.

La générosité de Gaston Gross envers l'objet de la linguistique présente un aspect négatif et un aspect positif. Gaston Gross a toujours condamné et profondément regretté la fragmentation de la linguistique en une pluralité d'écoles qui, au lieu de contribuer chacune sur son terrain à la mise au point d'un objet complexe partagé, a empêché la formation d'une véritable communauté scientifique et même d'une terminologie partagée. Le volet positif a été l'engagement constant à travailler avec patience, « comme un moine », sur les données empiriques en acceptant le défi de leur complexité imprévisible, ce qui l'a conduit à remettre constamment en discussion les présupposés théoriques et les instruments méthodologiques. La priorité de l'objet change la fonction des paradigmes scientifiques : au lieu de fonder l'identité des objets, ils autorisent des prévisions empiriques que l'examen des données ne cesse jamais de mettre à l'épreuve.

Le parcours même de la recherche de Gaston Gross témoigne de cette attitude de respect généreux envers les données : après avoir envisagé une syntaxe formelle, il est parvenu à mettre en place une véritable syntaxe des concepts cohérents qui fonde la sémantique lexicale mais donne en même temps un fondement empirique à l'idée philosophique d'une analyse des concepts fondée sur l'observation des expressions linguistiques. La clé pour identifier le parcours scientifique de Gaston Gross est un va-et-vient constant entre l'accumulation des données empiriques aidée par un usage créatif des instruments informatiques et les prévisions que leur observation prospective encourageait et qui étaient à leur tour contrôlée par les données. Il est impossible ici d'épuiser la richesse du travail scientifique de Gaston Gross, bien documentée dans son ouvrage de synthèse publié sous le titre *Manuel d'analyse linguistique* aux Presses Universitaires du Septentrion en 2012. Je me limiterai donc à examiner deux points signifiants.

Le projet qui a inspiré les premiers travaux de Gaston Gross était la mise au point d'une grammaire générative qui s'éloignait

du modèle chomskien grâce à l'idée – inspirée par l'œuvre de Maurice Gross et qui n'étonnait pas dans la patrie de Tesnière – que la structure pertinente pour l'étude distributionnelle, la phrase, ne se réduit pas à une hiérarchie de constituants immédiats, car elle est mise en place par un pivot prédicatif actif qui génère un schéma d'arguments qu'il contrôle. À partir de cette idée, la recherche de Gaston Gross se fraie un chemin original.

L'idée de Gaston Gross est que le contrôle exercé par le pivot prédicatif ne se limite pas au nombre et à la forme de ses arguments mais inclut leur contenu. Si cela est vrai, l'étude de la distribution n'est pas épuisée par l'identification de classes formelles mais demande l'identification de classes sémantiques. Pour définir la distribution d'un verbe transitif comme *abattre*, par exemple, il ne suffit pas de dire qu'il est encadré par deux syntagmes nominaux, un sujet et un objet direct, mais il faut aussi identifier les classes auxquelles appartiennent les référents : les classes d'objets. L'identification des classes d'objets fait faire au projet un pas décisif, car elle fournit la clé pour le traitement de la polysémie, jetant un pont entre le lexique et la syntaxe. Distinguer les différents emplois d'un verbe polysémique, en effet, revient à identifier les différentes classes d'objets qu'il admet comme arguments dans les différentes positions : *abattre*, par exemple, a un signifié différent selon qu'il prend comme objet un bâtiment ou du bétail. La réciproque vaut pour les signifiés des noms d'objets, qui s'identifient à partir des schémas prédicatifs dans lesquels ils peuvent entrer (voir notamment « Classes d'objets et description des verbes », *Langages* 115, 1994). Cette idée a des retombées profondes tant sur le plan empirique que sur le plan théorique. Sur le plan empirique, la phrase devient l'unité pertinente pour l'analyse lexicologique et lexicographique, ce qui rend possible une approche distributionnelle des signifiés lexicaux. L'identification exacte des restrictions qui règlent la distribution des pivots prédicatifs et des arguments dans le cadre de la phrase, à son tour, fait de la sémantique lexicale une discipline rigoureuse et offre ainsi un fondement solide au traitement automatique des signifiés lexicaux. Sur le plan théorique,

l'intuition de Wittgenstein qui identifie le signifié des mots avec leur emploi est soustraite à la dérive pragmatique qui l'anéantit pour devenir une propriété contrôlable sur le plan empirique dans le cadre de la phrase. En perspective, la notion d'emploi permet de donner un contenu à l'idée des philosophes analytiques qui voyait dans l'expression linguistique la porte d'accès à la structure des concepts. Cette perspective, par ailleurs, s'est concrétisée dans deux ouvrages : la monographie sur la finalité, que j'ai eu le plaisir d'écrire avec Gaston Gross (*La finalité : fondements conceptuels et genèse linguistique*, De Boeck - Duculot, Bruxelles, 200) et celle sur la cause (*Sémantique de la cause*, Peeters, Louvain, 2009), qui explorent des centaines de formes d'expression qui sont des variations sémantiques sur des constantes conceptuelles.

La définition de la structure de la phrase comme actualisation d'un schéma d'arguments conduit Gaston Gross à un deuxième résultat tout aussi riche en développements à la fois théoriques et empiriques : la mise au point rigoureuse de la notion de verbe support. Les noms qui expriment des procès, par exemple *conseil*, peuvent être saturés à l'intérieur de groupes nominaux et entrer dans la phrase en position d'arguments de verbes prédicatifs : par exemple, *J'ai beaucoup apprécié ton conseil*. Mais ils peuvent aussi, et surtout, entrer dans la phrase comme pivots prédicatifs à l'aide de verbes supports : ainsi dans la phrase *Tu m'as prodigué un bon conseil*, le nom *conseil* se change-t-il en prédicat grâce au soutien du verbe support *prodiguer*. Ce qui lie indissolublement la notion de verbe support au nom de Gaston Gross sont les critères définitoires, illustrés notamment dans l'article « Verbes supports et conjugaison nominale », publié dans la *Revue d'études francophones* 9, 1999, et approfondis dans le numéro monographique de la revue *Linguisticae Investigationes*, 27/2, 2005, édité avec Sophie de Pontonx. S'il est vrai que dans les constructions à verbe support le générateur d'arguments est le nom, il en découle que le verbe support ne peut pas être défini par des propriétés inhérentes, notamment par la pauvreté de son contenu, comme le suggère l'idée de verbe léger, *light verb*, mais par sa relation avec le nom. La fonction de support

n'empêche pas un verbe d'avoir un contenu riche ; si un verbe fonctionne comme support, ce n'est pas parce qu'il a un contenu pauvre, mais parce qu'il renonce à générer un schéma d'arguments pour se mettre au service du nom qui le contrôle. Si cela est vrai, l'identification des verbes supports procède logiquement du nom prédicatif. Il est émouvant de penser que la réflexion sur la notion de verbe support et la récolte de données qui l'alimentait ont rempli le crépuscule de la vie de Gaston Gross jusqu'à ses derniers jours.

Même s'il est écrit par un ami qui se considère un peu comme son frère cadet, le souvenir de Gaston Gross ne peut pas ne pas inclure une réflexion sur les limites de son projet de recherche, qui ont fait l'objet de nombreuses discussions passionnées entre nous. Tout en se proposant de mettre au point une méthode capable de générer la structure syntaxique des phrases, Gaston Gross a complètement négligé la dimension formelle de la syntaxe. La raison profonde se trouve, à mon avis, dans une limite inhérente au distributionnalisme formel mis au point par Harris et Chomsky, qui n'est pas en mesure de décrire la structure du syntagme verbal – du prédicat au sens grammatical du terme. En effet, la pertinence d'une approche purement formelle de la syntaxe s'arrête à la partition immédiate entre syntagme nominal et syntagme verbal. Dans les langues qui partagent un alignement nominatif-accusatif, en effet, cette structure est intégralement formelle. La forme du sujet, notamment, indépendante de la structure du prédicat, n'est corrélée à aucun rôle du procès et est compatible avec tout. La structure du prédicat, par contre, ouvre les portes à la dimension iconique des structures syntaxiques. D'une part, la structure du syntagme verbal est diagrammatique, du fait qu'elle contient autant de compléments du verbe qu'il y a d'arguments en plus du premier, confié au sujet ; d'autre part, à côté de compléments dont la structure interne est intégralement formelle, comme l'objet direct, il y en a d'autres dont la structure interne est à son tour motivée par le rôle qui leur est confié, comme les arguments locatifs. Si cela est vrai, le choix de décrire non seulement la structure du syntagme verbal mais la phrase dans sa totalité comme une relation entre

le pivot prédicatif et ses arguments entraîne deux conséquences, l'une négative, l'autre positive. D'une part, la dimension formelle et autonome de la syntaxe, limitée dans la portée mais effective dans ses limites, est totalement sacrifiée. D'autre part, comme sur le plan du contenu le contrôle de la part du pivot prédicatif s'étend à la totalité de la phrase, y compris le sujet qui est autonome sur le plan formel, l'analyse de la phrase comme structure argumentale n'est adéquate que si son objet se déplace d'une syntaxe formelle à une syntaxe des concepts cohérents. Le projet né pour décrire la distribution des formes d'expression dans la phrase bien formée finit ainsi par décrire la distribution des concepts cohérents. À ce stade, si l'on pense, à raison, que la description empirique du signifié des lexèmes se fonde sur leur distribution cohérente, comme le montre l'observatoire privilégié de la polysémie, la boucle est bouclée : la phrase devient l'unité pertinente pour l'analyse lexicale et, en perspective, pour l'analyse des concepts. La morale de l'histoire est claire : chaque entreprise scientifique, y compris les plus généreuses, a inévitablement ses limites ; l'important c'est que, chaque fois qu'il y a des limites, il y ait aussi un espace de découverte qui s'ouvre.

Michele PRANDI
Université de Gênes
michele.prandi@unige.it